

On tsévau pou recognesseint

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 20

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189254>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ajoutez à cela que notre bonne étoile nous a doté d'une honnête aisance. Nous pouvons vivre dans une médiocrité dorée, argentée tout au moins. De tous ces détails vous conclurez, avec quelque apparence de raison, que j'ai tout ce qu'il faut pour être heureux.

Eh bien, non ! — Non.

Je serais en effet parfaitement heureux, *si ma femme savait fermer les portes*. Mais voilà : elle ne sait pas, elle ne peut pas fermer une porte. Jamais, jamais, elle n'a pu se fourrer dans la tête, et jamais je n'ai pu lui faire comprendre que si, dans les appartements — tels que les conçoit et les exécute la civilisation moderne — les pièces communiquent les unes avec les autres au moyen de portes — *p, o, r, por, t, e, s*, tes, portes— c'est pour que, quand on passe d'une pièce dans une autre, on referme derrière soi la porte qui les sépare.

Jamais ma femme n'a pu comprendre ça. C'est pourtant bien simple. Non !...

Quand ma femme passe d'une pièce dans une autre, elle laisse la porte ouverte. Si de la deuxième pièce elle passe dans une troisième, elle laisse la deuxième porte ouverte comme la première ; pour peu qu'elle ait à circuler, au bout de cinq minutes toutes les portes de l'appartement, toutes sans exception, sont béantes ! C'est horrible. Telle est ma femme.

J'ai beau lui répéter dix fois, vingt fois, trente fois par jour :

— Ma bonne amie, prends donc l'habitude de refermer tes portes !

Elle me répond, avec douceur, je le reconnais :

— Oui, mon ami, je tâcherai d'y penser...

Rien n'y fait. Elle n'y pense pas plus au bout de cinq ans de mariage que le lendemain de nos noces.

Même la nuit, elle ne peut pas fermer sa porte. Quand je suis allé et venu suffisamment, je lui dis : « Il est temps de dormir : ferme ta porte. » C'est inutile. Elle persiste à laisser sa porte ouverte. Oh!!!

Vous ne sauriez croire à quel point ce fait, léger en apparence, par son continuel renouvellement peut devenir... tragique ! A force de vivre ainsi au milieu de portes ouvertes, dans un perpétuel courant d'air et de répéter tous les jours, toute la journée : « Ferme donc ta porte ! FERME DONC TA PORTE ! FERME DONC TA PORTE ! » je sens que je suis enragé.

J'en suis arrivé à ne plus goûter de tranquillité chez moi, que quand ma femme est absente. Alors je respire — portes closes.

Vous me direz que j'aurais pu faire adapter à toutes nos portes des mécaniques qui les referment automatiquement. D'abord, ce n'est pas la même chose. Les portes mettent alors une demi-heure à se refermer. C'est un autre genre d'agacement. Et puis les mécaniques se détraquent. Et puis, j'ai des enfants, tout petits, qui se feraient écraser les doigts ; un chien, un chat, qui se feraient écraser les queues ; les uns piauleraient, l'autre hurlerait, le troisième miaulerait... L'idée seule de ces cacophonies me fait sauter. Non ! il faut que j'endure mon supplice.

Mais il est tel, que mon caractère s'est agri. Je

suis devenu morose, égoïste, méchant. Dernièrement, ma femme, qu'autrefois j'adorais, est tombée malade. Elle a été très... bas. Les médecins m'avaient averti qu'il fallait m'attendre à un dénouement fatal. Eh bien... je ne me suis pas senti aussi affecté que j'aurais dû l'être, que je l'eusse été, il y a seulement deux ans.

Certainement, ça me faisait quelque chose de penser que j'allais être veuf. Mais je ne pouvais, en même temps, m'empêcher de me dire :

— Au moins j'aurai une consolation : je vivrai... à huis clos.

D'ailleurs, je n'ai pas été frappé du cruel malheur que je redoutais. Ma femme s'en est tirée. Contrairement aux prévisions de la science, elle a guéri. Fidèle à ses habitudes, elle n'a pas voulu, après l'avoir entr'ouverte, refermer derrière elle LA PORTE DU TOMBEAU...

Pas même celle-là !

(*L'Intransigeant.*)

Gramont.

On tsévau pou recognesseint.

Quand l'est qu'on pére à mè bin sè z'einfants et que lào vâo fère on grand pliési, lè minè avoué li à Lozena on dzo de martsî po lào fère vairè cein que y'a de pe bio pè la capitâla : la Cathédrala, lo Crotton, lo Musé, lè z'égras de la Caroline, la tserraire dào Rotyon et la balla pouponna à razàre dào bet dào grand pont, decoutè la pinta à Gabriet Gibon ; et lè z'einfants, tot fiaî d'avâi cein vu, ein ont po trâi se-nannès à racontâ ài z'autro, et tâtsont d'être sâdzo po lài poâi retornâ on autro iadzo.

Lè péres que lè minont dinsè vairè cliâo bio z'af-fères sont dàî bon péres, kâ ne lo] font pas ti ; mà que deriâ-vo de n'hommo que fâ po lè bitès cein que lè zautro font po lào bouébo et bouebettès ?

On brâvo citoyein de pè Velâ-lo-Terriâo, on bio veladzo dào district d'Etsalleins, étâi z'u ào martsî à Lozena deçando passâ 8 dào coreint, avoué lo tsai. Ora avâi-te appliyî son tsévau po lài menâ cauquiès denrà, ào bin étâi-te po lài fère on pliési ? diabe lo mot y'einsé ; mà tantiâ qu'arrevâ à Lozena, n'étâi pas dein lo cas de fère avancî ellia pouéson de bite, se bin que sè sont met cinq ào chix po bussâ lo tsai pè lè redalles et pè lè rés tandi que dzibliâve cé bougro de chenapan que ne volliâvè pas budzi. A foice einradzi, sont arrevâ su la Ripouna, iò cé pourro citoyein étâi dépitâ de cein que ellia pesta de tsévau lài avâi dinsè fé vergogne devant lo mondo ; assebin ào momeint iò l'arrevont su lo martsî, don su la Ripouna, lài fâ :

— « Tè bombardâi pi po onna tsaravouta ! on lài tè raminèrà à Lozena, tsancre de rosse ! »

Un abonné nous écrit : « Aux intéressants détails que vous avez donnés samedi dernier sur les tirs fédéraux de Genève, vous pouvez ajouter qu'en 1828 le 1^{er} prix aux bonnes cibles a été obtenu par M. Louis Ballenegger, serrurier, à Lausanne, et le 2^{me} par M. François Tallon, de Luins. En 1851, le 2^{me} prix à la cible *Patrie* a été obtenu par M. Jules Monnerat, à Vevey. »